

collection *présent (im)parfait*

Brigitte Mouchel
déplier les silences

© éditions isabelle sauvage, 2022
Coat Malguen, 29410 Plounéour-Ménez
ISBN: 978-2-490385-35-5
ISSN: 2100-3416

éditions] isabelle sauvage

revenant — venant de loin, du fond des cartons, des
mémoires — revenant par des chemins creux, des
échappées — et ensuite, et encore

des cartons, effondrés à force — des vies enchevêtrées,
des silences et des plis
passés de mains en mains, sans vouloir — ils ne
veulent pas savoir
elle trouve des paquets de photos, des enveloppes
pâles et déchiquetées — les cailloux blancs sont restés
au fond des poches

le peu qu'on a transmis, ce qu'on raconte ou pas, le
soir — entre les mains
elle traque à gorge nouée
sans visages, sans images, ils sont
Justin, les suivants — toutes celles

ils se perdent
ils regardent leurs yeux
ils coupent en deux l'existence de ceux qui restent

elle fouille dans l'obscur des cartons — comme on console un enfant tombé, elle souffle sur l'écorchure, les petits bras enlacés — les non-dits, la mort des hommes fragiles

Justin se tue — quelque chose empêchée
ils ne comprennent pas — il s'est empoisonné — le point d'étranglement
quelque chose en travers — le serment impossible
l'autre bord est si loin, la tendresse aperçue — ils restent à l'envers sur le seuil, sans visages, sans images, ils sont
sans que personne
parfois un inconnu, par hasard, à peine quelques mots — ils restent seuls
certains sont nés aux murmures de la mer, fragiles

elle commence par nommer les grands-mères

toutes les femmes brunes, les naissances en grappes, et encore un petit, un autre, des frères et sœurs — certains n'ont même pas eu le temps d'être nommés, ou bien on a oublié — les hommes se remarient avec la petite sœur, les branches stériles
les hommes absents, fragiles jusqu'au point de rupture — ils ne veulent pas voir, ne pas vouloir

trahir la loi qui cache ce qui tremble

ils traversent le temps, les guerres et les révolutions, sans qu'on en trouve traces — la famille poursuit son travail de naissances, sans bruit, les blessures enfouies — le chagrin sourd, la peine, l'ennui
ils deviennent — participent au progrès
certains échappent, si peu — une île au loin, un pays doux et grave, les yeux d'un marin de passage
ils sont ingénieurs, s'embarquent pour les colonies, effacent les errances, les mélancolies, les désastres au temps des espérances, des révoltes en partage, ils sont de l'autre bord — médaillés, triomphants

d'autres sont sans noms, sans traces, boulangers, pay-
sans — pas de photos, n'en parlent pas — on pense
à leurs mains, aux saisons — ils ont des prénoms
simples — le père, c'est Pierre, dit Jules

elle ne va pas aux enterrements, ils ne se connaissent
pas — trop à dire — passant près d'elles

elle cherche au fond des cartons — on ne sait — ce
qu'ils cachent
une autre histoire — d'attachements

lignes brisées — coupent en deux l'existence de ceux
qui restent — un homme meurt trop jeune, un autre
sans enfants, pas de traces, le fil s'estompe, repris ail-
leurs, plus loin, sans qu'on sache
on s'attache à un autre fil, on tresse à partir de peu, la
greffe prend plus loin
elle cherche à perdre haleine, écoute à en geler — ce
sont perdus — que viennent les visages

toute une famille change de nom — s'inventent
d'autres histoires — bien plus tard un enfant reprend
le nom perdu, enveloppé de peur, comme on retrouve
au grenier un vieil ours, qu'on le serre contre soi,
qu'on lui raconte

on ne parle pas de la mère, on ne sait pas quoi dire,
ou trop
pour d'autres, c'est du père qu'on fait silence, absent,
le blanc entre eux
elle cherche la mère qu'elle a eue, n'a pas vue — peut-
être
la mère est la femme noyée de chagrin qui se fige — à
en geler
ils ont entendu quelqu'un en parler — ils n'étaient pas
tout à fait là, empêchés
la famille cache ce qui tremble — les femmes se
perdent, abandonnent, ou bien font semblant, s'ef-
forcent d'années en années — les hommes meurent,
fuient, ou sombrent fragiles

elle se perd — recommence
nommer les peurs

l'enfant solitaire dans un jardin de cachettes, se glisse
— le jardin est en pente — on aurait le courage, on
partirait vers la mer

le chien mord les oreilles des petites filles, il est noir
et pointu, il va de long en large derrière la grille, si on
passe trop près — la mère se moque

les voisins sont épiciers, on a perdu le chat, il s'est
empoisonné

on irait plus loin que le bout de la rue, vers les prés,
vers la mer — elle se moque

la mère de jour en jour abandonne, oublie les re-
pas — envoie les enfants faire les courses — une
baguette pas trop cuite, un litre de vin de pays, la
bouteille avec des étoiles — un jour, le frère tombe
avec la bouteille, la peur dans la rue — son frère

même si on ne les écoute plus, les enfants continuent
de raconter — s'entêtent

elle fouille dans les cartons récupérés, sauvés, comme
l'ours du grenier qu'on serre contre soi — personne
n'en parle

à l'affût — quelque chose empoisonne
images en vrac — à regarder passer les saisons, les
chagrins, les vies de jour en jour, ceux d'avant — ce
qu'elle laisse pour qui viendra, celui-là, un enfant, un
autre

on cueille les pommes, on pense au père, aux insectes,
aux larmes empêchées

un matin, elle ouvre la porte de la chambre — la mère
au jardin, le père absent, le frère, elle ne sait pas — elle
découvre un enfant, debout dans le petit lit, qui la
regarde — le premier souvenir, l'enfant qui la regarde,
le regard pour elle seule — la tendresse aperçue — sa
sœur

elle cherche les regards — sont perdus

elle, dans les cartons et la houle des peurs
la première nuit est mauvaise, grince déjà autour et les
arbres se plaignent
une photo tout à coup, ce matin — elle regarde ses
mains — elle croit se voir, elle est enfant
elle cherche ce matin et c'est elle qu'elle voit, comme
sur le seuil, reconnue — elle ne sait
ne pas parler trop fort, l'enfant semble un peu pâle, il
dort gravement — s'échappe
elle sourit — mais ce n'est pas sourire, elle sait bien
— s'échappe
les grands chagrins, elle ne peut pas le dire, c'est par-
tout
elle s'entrelace — les bras comme ceux des noyés

enfants
ils ne parlent pas
ils parent à la terreur du monde

l'enfant est parti dans la neige, le monde a une ma-
tière de limbes, il est blanc mais pas de vrai silence
— troué
elle écoute au-delà des visages inconnus — une
parole
l'enfant tout d'un coup reconnu — la promesse aper-
çue — un père vivant adresse une parole

ils disent la mémoire réfugiée dans les jardins — un
pommier
ils disent la mémoire plus dense par instants que la
neige et bien étranges les pommes
ils disent les voix au loin du monde, une île — un pli
recouvre l'enfant
la promesse non tenue, l'enfant au père qui se tue

ils disent le vent tourne d'un coup, là-bas, sur la maison fermée
ils reviennent tout un été dans la maison d'enfance
— demeurer seule
elle ouvre la porte sur les pommiers dont rien ne bouge
— et les oiseaux volent de chambre en chambre, les volets sont fermés
ils se retrouvent près du seuil, près de l'herbe, quelques marches devant la maison

il lui dit à voix basse un enfant dont il se souvient
il vient de plus loin par le silence
davantage à cause de la neige, ce soir
elle veut lui donner un nom
il s'est pris de tendresse pour l'enfant, pour les 4 ans de cette année-là
en d'autres temps
ils se souviennent chacun, ne parlant plus
ils écoutent, soudain la pluie de nuit
et là un enfant — il demande
la maison d'une autre année, les mêmes marches, les volets clos, le pommier dans le jardin derrière

des souvenirs qui sont loin en avant — elle s'essouffle

elle reprend — recommence
nommer les chats